

Chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient
Author(s): Paul Pelliot
Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 15, No. 5 (1914), pp. 623-644
Published by: BRILL
Stable URL: http://www.jstor.org/stable/4526436
Accessed: 16/02/2011 10:19



CHRÉTIENS D'ASIE CENTRALE ET D'EXTRÊME-ORIENT

PAR

PAUL PELLIOT.



La prédication ancienne du christianisme en Asie centrale et en Extrême-Orient, avant que la découverte du Cap de Bonne-Espérance et des routes du Nouveau-Monde n'ait ouvert des voies nouvelles par le Sud de l'Océan Indien et par l'Océan Pacifique, est un problème qui a déjà attiré à maintes reprises l'attention des érudits. Comme on sait, et à l'exception de quelques missions jacobites et melkites et d'une propagande romaine éphémère à la fin du XIIIe et dans la première moitié du XIVe siècle, l'histoire de ce christianisme est avant tout celle de l'expansion orientale de l'église nestorienne de Perse. Des documents nouveaux, provenant tant de l'Asie centrale que de l'immense littérature chinoise, permettent aujourd'hui de donner à une telle enquête une ampleur que nos prédécesseurs ne pouvaient pas soupçonner. Ce sont toutes ces sources, tous ces textes qu'il m'a paru bon de grouper en un travail d'ensemble qui formera deux, sinon trois volumes dans les *Publications de la Mission Pelliot*. Mais la mise au point même de ces volumes sera assez longue. En attendant, je voudrais résumer en un simple article un certain nombre des résultats auxquels ces recherches m'ont conduit.

Il me paraît inutile de développer ici l'argumentation qui me force à rejeter toute influence immédiate de la prétendue mission de Saint Thomas sur le premier apostolat chrétien de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient. Ce serait aussi une tâche ingrate, et en quelque sorte négative, de montrer par quelles illusions on a cru reconnaître des traces de christianisme dans des œuvres taoïques antérieures au VIIe siècle. En ce qui concerne l'influence éventuelle du christianisme sur le bouddhisme mahâyâniste, le problème est plus complexe; mais, quelque solution qu'on préconise, l'Asie centrale — tout au moins à l'Est des Pamirs — et l'Extrême-Orient ne sont pour rien dans l'échange d'influences qui a pu s'exercer aux premiers siècles de notre ère entre les deux religions. C'est aller contre toutes les vraisemblances historiques que de chercher un christianisme de l'Issïq-Köl ou du Balkhaš dans les traditions du *Mahābhārata* relatives au Çvetadvīpa. En réalité, les textes nous montrent que, dès le début du Ve siècle, il y avait des évêchés nestoriens à Merv et à Hérat. Il est possible, et même vraisemblable, que le christianisme ait gagné rapidement un peu plus au Nord-Est et à l'Est. Cependant, il faut toujours en revenir à cette constatation fondamentale: aucun texte antérieur à la chute des Sassanides, c'est-à-dire à la première moitié du VIIe siècle, ne fait mention de chrétiens qui seraient déjà installés en Transoxiane.

Aussi l'histoire du christianisme d'Asie centrale et d'Extrême-Orient pourrait-elle débuter encore par l'incomparable monument qu'est la célèbre inscription sino-syriaque de Si-ngan-fou, érigée en 781. Comme on sait, cette inscription relate l'histoire de l'Église nestorienne de Chine, depuis l'arrivée du religieux A-lo-pen en 635 — et non 636 comme on continue à le dire trop souvent — jusqu'au moment où l'inscription fut rédigée. Après tant de traduc-

tions et de commentaires, il semblerait que tout fût dit sur ce monument. Je crois cependant qu'il a encore beaucoup à nous livrer. Comme une sorte de préliminaire, je tâcherai de préciser la question du Fou-lin et de justifier, par la phonétique chinoise ancienne et par les monuments d'autres littératures d'Asie centrale, l'équivalence déjà proposée du Fou-lin et de Rōm, c'est-à-dire de l'Orient méditerranéen [1]). Une traduction nouvelle, qui est achevée, s'écarte sur nombre de points des solutions antérieurement adoptées. Enfin je tâcherai d'établir deux théories qui n'ont guère été envisagées jusqu'à présent: 1⁰ L'inscription n'a pas dû être retrouvée à Tcheou-tche, mais dans le faubourg occidental de Si-ngan-fou, là même où elle se dressait encore il y a quelques années, c'est-à-dire en fait sur l'emplacement qu'elle avait toujours occupé, dans l'enceinte même du monastère fondé au VIIe siècle par A-lo-pen. 2⁰ L'inscription n'est à aucun degré un monument funéraire; elle a été érigée à l'occasion d'une de ces réunions annuelles qui se faisaient aux frais d'un nestorien de haut rang, le prêtre Yi-sseu, dont l'éloge occupe toute la dernière partie du texte chinois avant le morceau versifié. Quant à Yi-sseu, c'est là, en transcription chinoise, le même nom que celui de ce Yazd[bōzēd], dont la partie syriaque nous dit expressément qu'il a fait élever l'inscription. Et si Yi-sseu est dit originaire de la «Ville de la résidence royale» au lieu que l'inscription syriaque rapporte que la famille de Yazdbōzēd était de Balkh au Tokharestan, c'est que, nous le savons par d'autres textes, la «Ville de la Résidence royale» est précisément un des noms sous lesquels la ville de Balkh fut connue en Chine à l'époque des T'ang. Enfin le texte dit, en célébrant Yi-sseu: «Parmi les *tarsā* aux règles pures, on

1) Cf. *J. A.*, mars—avril 1914, p. 498—500.

n'a pas encore entendu parler d'une semblable excellence; parmi les maîtres Radieux aux vêtements blancs, à présent on voit cet homme-là.» C'est que les *tarsā,* au sens étroit, sont les moines, les «trembleurs», les *rāhib*. Or Yazdbōzēd, dont le texte syriaque nomme le fils, n'était pas un moine; il vivait dans le monde et remplissait des charges; il appartenait au clergé séculier, au «clergé blanc».

A côté de l'inscription de Si-ngan-fou, il faut aujourd'hui placer cette *Hymne à la Sainte Trinité* dont j'ai retrouvé le texte parmi les monuments de Touen-houang. J'ai déjà signalé qu'elle était suivie d'invocations aux trois personnes de la Sainte Trinité, puis aux évangélistes, aux prophètes, aux apôtres, à divers saints, et enfin d'une liste des ouvrages chrétiens qui, à la fin du VIII[e] siècle, avaient passé en chinois. Le traducteur de la plupart de ces textes doit être King-tsing, c'est-à-dire l'Adam, «maître de la Loi» (*fapši*, et non «pape»), qui est aussi l'auteur de l'inscription de Si-ngan-fou. On sait en outre que King-tsing collabora à la traduction chinoise d'un traité bouddhique sur les six *pāramitā*; je reprendrai l'ensemble des sources qui concernent ce curieux incident.

Joignons à ces textes quelques édits qui confirment les indications de l'inscription de Si-ngan-fou, puis l'édit de proscription de 845, quelques mentions dans les œuvres géographiques de l'époque, un texte un peu plus tardif relatif à un monastère nestorien de Tch'eng-tou au Sseu-tch'ouan, le nom du Messie dans une compilation taoïque un peu plus tardive. C'est là à peu près tout ce que la littérature chinoise a livré au sujet de l'église nestorienne à l'époque des T'ang. Nous pouvons compléter ces indications par quelques passages des voyageurs et géographes arabes, en particulier par le récit du *Fihrist* relatif au «moine de Najran». Dès l'an 1000, il n'y avait plus d'église nestorienne en pays proprement chinois.

Mais le nestorianisme subsistait en Asie centrale, et nous avons aujourd'hui à ce sujet un bon nombre de documents. Il y a d'abord les textes de la région de Tourfan, recueillis par nos confrères allemands et dont une partie seulement est déjà publiée. Il y a les inscriptions funéraires des quatre cimetières nestoriens du Semirĕč'e et de l'Ili, dont il est possible de donner aujourd'hui des déchiffrements et des interprétations plus satisfaisants [1]; ces inscriptions vont en gros de 1200 à 1360. Il y a enfin les textes historiques qui concernent les tribus chrétiennes de l'Asie centrale.

Les deux principales de ces tribus sont celles des Keräit et des Öngüt. Un texte célèbre de Bar Hebraeus place au début du XIe siècle la conversion du prince des Keräit et de son peuple; et plus tard en effet, les Keräit nous apparaissent toujours comme chrétiens. On a révoqué en doute l'équivalence Marγuz = Markus, Marc, pour le nom d'un de leurs princes; c'est bien à tort; et le nom du fils de Marγuz est lui aussi un nom chrétien: Qurǰaquz n'est qu'une prononciation turque de Quriaqus, Cyriacus, c'est-à-dire d'un des noms les plus répandus chez les Nestoriens. Quelle que soit l'origine de la fameuse légende du Prêtre Jean, dont je ne puis songer à aborder ici l'examen, c'est au prince des Keräit que la tradition fut appliquée dans la première moitié du XIIIe siècle. Tous les Keräit dont parle l'histoire de la dynastie mongole semblent avoir été des chrétiens; c'est en tout cas vrai pour la plupart d'entre eux. Enfin c'est par mariage avec des princesses Keräit que le christianisme pénétra dans la famille même de Gengis-khan. Il est bien connu

1) Cf. *J. A.*, mars-avril 1914, p. 497—498. Le nom de Täp Tärim de ces inscriptions est identique à celui de Täp Tängri, le fameux sorcier qui joua un rôle considérable dans l'histoire de Gengis-khan. Ces inscriptions nous révèlent aussi la présence d'une chrétienté à Tsam-balïq (Čam-balïq), au nord des T'ien-chan.

que la mère de Mängü (Möngkä), de Khubilaï, d'Ülägü (Hülägü) était une princess Keräit, Soyorγaχtani-bägi, la Seroctan de Plan Carpin, niéce d'Ong-χan; elle mourut en 1252. En outre une petite-fille du même Ong-χan fut successivement la concubine, au moins nominale, de Tuluï, l'époux de Soyorγaχtanï-bägi, puis la femme d'Ülägü. Sur ces princesses Keräit, un certain nombre de textes nouveaux devront être étudiés.

Dès l'époque de Gengis-khan, bon nombre de chrétiens, particulièrement des Keräit, s'étaient fait un nom dans l'entourage de l'empereur mongol. Le plus connu d'entre eux est Čïnqaï, dont les textes d'origine musulmane, par une confusion fréquente, font un Ouigour, mais qui était en réalité un Keräit. Fondateur en Mongolie d'une colonie militaire dont l'histoire se poursuit pendant un siècle et demi, Čïnqaï fut chargé d'accompagner en 1221—1224 le taoïste K'ieou Tch'ou-ki qui, appelé par Gengis-khan, se rendit de la Chine orientale dans le bassin de l'Oxus; ce chrétien Čïnqaï était auprès de Gengis-khan lorsque l'empereur mongol interrogea le taoïste sur les drogues d'immortalité. Aux côtés du Chinois (d'origine khitan) Ye-liu Tch'ou-ts'ai, Čïnqaï s'assura un rôle capital dans l'administration du jeune empire. Nul édit ne put être promulgué dans la Chine du Nord sans que Čïnqaï l'eût accompagné d'une ligne en écriture ouigoure; c'est là l'explication d'une mention jusqu'ici embarrassante qui concerne un édit d'Ögödäi rendu en 1235. Ministre pendant le règne d'Ögödäi et de Küyük, Čïnqaï fut connu de Plan Carpin qui le qualifie de «protonotaire», entendons «chancelier». Il fut mis à mort, ainsi que son collègue le chrétien Qadaq (également nommé par Plan Carpin), lors des compétitions qui aboutirent à la proclamation de Mängü. Des descendants de Čïnqaï ont été en charge pendant toute la dynastie mongole. Les

noms mêmes de ses trois fils confirment le christianisme attesté pour ce Keräit par les sources musulmanes; ces trois fils s'appelaient en effet Yao-sou-mou (Joseph), Po-kou-sseu (Bacchus) et K'ouo-li-ki-sseu (Georges).

Mais si les chrétiens Čïnqaï et Qadaq avaient tenté de s'opposer à l'avènement de Mäṇgü, ce prince, fils d'une chrétienne, n'en tint pas rigueur au christianisme lui-même. Son principal ministre, Bolγai, était un chrétien; nous le savons par Guillaume de Rubrouck qui vit Bolγai à Karakorum en 1254. Bolγai est parfaitement connu des histoires chinoises. Il appartenait à une grande famille Keräit dont de nombreux membres atteignirent à la notoriété tant au XIIIe qu'au XIVe siècle. Au cours des controverses qui eurent lieu à Karakorum entre bouddhistes et taoïstes en 1255 et 1256, l'empereur Mängü compara les diverses religions aux divers doigts d'une même main, puis évoqua, à propos des prétentions rivales des diverses confessions, la comparaison fameuse de la légende d'Ādarçamukha, quand on fait toucher à des aveugles les diverses parties du corps d'un éléphant. La première de ces comparaisons, familière sans doute à Mängü, avait déjà été énoncée par lui en 1254 devant Guillaume de Rubrouck. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est qu'aux controverses de 1255 et 1256, l'un des commissaires impériaux était précisément le chrétien Bolγai. Bolγai eut une fin malheureuse; s'étant associé à la révolte d'Arïq-bögä, frère de Khubilaï, il fut mis à mort en 1264. Mais ses descendants rentrèrent vite en grâce.

Les Keräit étaient sans doute installés dans la Mongolie septentrionale, sans que leur habitat puisse encore être déterminé avec une grande précision. Il n'en est pas de même de l'autre grande tribu chrétienne de cette époque, celle des Öngüt ou Ongut, pluriel ethnique d'un singulier Öng ou Ong. Ceux-ci étaient établis au Nord

de la grande boucle du Fleuve Jaune et commandaient les passages qui, par le nord-Ouest du Chan-si, mettaient la Chine proprement dite en relation avec la Mongolie. Les Chinois connaissaient plutôt les Öngüt sous le nom de «Tartares blancs», mais le nom de Öngüt se rencontre également dans leurs histoires. Cette région gardait en Asie centrale, avec la prononciation des T'ang, le nom de T'ien-tö (*Th^{i}än-tăk) qu'elle avait porté à l'époque même des T'ang; c'est là le «Tenduc» de Marco Polo; nous le retrouverons tout à l'heure, à propos du «prince Georges».

Certains de ces Öngüt qui avaient émigré du côté de Lin-t'ao au Sud du Kan-sou, furent faits prisonniers par les Kin et déportés dans la Mandchourie méridionale au début du XIIe siècle. Ils étaient chrétiens. Une «vision» de T'ai-tsong des Kin, expliquée par une de leurs images, leur valut d'être libérés et installés au nord du Fleuve Jaune, à Tsing-tcheou. Au début du XIIIe siècle, leur principale famille était représentée par un certain Ma K'ing-siang, de son nom de baptême Särgis, qui nous est connu tant par sa biographie insérée dans l'*Histoire des Kin* que pas son inscription funéraire rédigée par le grand écrivain Yuan Hao-wen. Särgis était le petit-fils de Tämür-ügä et le fils de Bar-Çauma Elišo^{c}. Un des plus célèbres écrivains «chinois» du XIVe siècle, Ma Tsou-tch'ang, était en réalité un Öngüt, arrière-petit-fils de ce Särgis, et il nous est parvenu de lui une inscription funéraire d'un haut intérêt qu'il avait composée pour son grand-père Yohanan, le fils de Särgis. Nous y retrouvons toute une série des noms chrétiens en usage chez les nestoriens: Chen-wen (Siméon), K'ouo-li-ki-sseu (Georges), Pao-lou-sseu (Paulus), Yo-nan (Johanan, Jean), Ya-kou (Yakub, Jacques), T'ien-ho (Denha), Yi-cho (Yišo, Jésus), Lou-ho (Luc); Ya-kou est d'ailleurs signalé comme un chrétien dans l'*Histoire des*

Yuan. Toute une collection littéraire de Ma Tsou-tch'ang subsiste, mais il n'y en a pas d'édition moderne, et elle nous demeure ainsi, au moins pour l'instant, inaccessible.

Mais ces Öngüt chrétiens nous sont encore connus par d'autres sources; ils sont nommés par Rabban Çauma, par Marco Polo, par Jean de Monte Corvino, par Odoric de Pordenone; enfin les textes chinois et persans nous fournissent sur leur famille princière les renseignements les plus circonstanciés.

Lors des luttes de Gengis-khan et des Naiman, le chef des Öngüt était Alaquš-tägin-qulï. Celui-ci eut deux fils, Buyan Šiban et Po-yao-ho; Po-yao-ho épousa Alaγaï-bägi, fille de Gengis-khan, femme énergique qui, à la mort de son mari, sut gouverner sa tribu. Des querelles de succession divisèrent les Öngüt dans la première moitié du XIIIe siècle; parmi ceux qui y jouèrent un rôle, il faut nommer un neveu d'Alaquš-tägin-qulï, Tchen-kouo (le Čingué de Rachid-ud-Din) et le fils de Tchen-kouo, Näküdäi, gendre de Tuluï [1]). Po-yao-ho laissa trois fils: 1° Kün-buqa, époux de la princesse Yelmiš, fille de Küyük, et père de Nangkiadai, de Külïnčäk et de Ngan-t'ong; 2° Aï-buqa, époux de la princesse Yüräk (ou Üräk?), fille de Khubilaï, et père des princes K'ouo-li-ki-sseu (Georges), Äsän-qaïmïš, Albadai et J̌uhanan (= Yohanan, Jean); 3° Čolïγ-buqa, père de Houo-sseu-tan. Enfin le prince Georges épousa successivement la princesse Qutadmïš, fille de Tchen-kin (Čïnkim de Rachid-ud-Din), et la princesse Ngai-ya-mi-che (Ayamïš?), fille de Tämür Öljäitü; quand il mourut en 1298, il laissait un fils en bas âge, Chou-ngan (Giovanni, Jean).

---

1) Le Kändük de Rachid-ud-Din, cité à propos de cette partie de l'histoire des Öngüt, est vraisemblablement à corriger en Tändük.

Dans la première moitié du XIIIe siècle, un nestorien du nom de Šiban, qui était «visiteur» de l'église de Khanbalïq (Pékin), eut de sa femme Qiamta un fils qui fut appelé Çauma; entré en religion, on l'appelle généralement Rabban Çauma. Il vivait de la vie érémétique dans la montagne, aux environs de Pékin, quand il reçut la visite d'un jeune chrétien, Markus, fils de Bainiel, archidiacre de la ville de Košang, située à une quinzaine de jours à l'ouest de Pékin. Sur les instances de Markus, Rabban Çauma consent à se mettre en route avec lui pour aller visiter les lieux saints. Nos pélerins arrivent d'abord à Košang; informés de leur arrivée, les gouverneurs, Kün-buqa et Aï-buqa, tous deux chrétiens et gendres des grands Khan (le texte original ne parle pas de Khubilaï), les mandent à leur camp. Ensuite les voyageurs se rendent à Tangut (Ning-hia), puis à Khotan, ville du «roi» Aluqu (c'est ainsi qu'il faut corriger le «Oco» du texte traduit par M. Chabot). Ils arrivent enfin en Babylonie, et finalement le jeune Markus a l'invraisemblable fortune d'être élu patriarche des nestoriens sous le nom de Mar Yahbalaha III; son fidèle compagnon Rabban Çauma est nommé évêque de Tangut et de Ong, mais reste auprès de lui, et remplit une mission à Rome, à Bordeaux et à Paris en 1287. Laissons pour l'instant de côté le nom de Košang: il est évident que Kün-buqa et Aï-buqa sont les princes chrétiens des Öngüt, oncle et père du prince Georges. La ville de Košang n'était pas le lieu de leur résidence, mais leur «campement» n'en était pas très éloigné. Markus, natif de Košang, devait être en réalité non pas un Ouigour, mais un Öngüt. Quant à cet évêché de «Tangut et Ong» auquel est nommé Rabban Çauma, il faut évidemment entendre qu'il fut nommé évêque de Ning-hia et du pays des Öngüt, au singulier Öng.

Quelques années après le passage de Markus et de Rabban

Çauma, Marco Polo suivit exactement la même route en sens inverse. Lui aussi arrive par Khotan au Kan-sou, remonte sur Ninghia et gagne la Chine septentrionale par le Tenduc, c'est-à-dire par l'apanage des princes Öngüt. A ce moment, la légende du Prêtre Jean a dévié de nouveau. Les Keräit sont dispersés, et c'est le «roi Georges», de la province de Tenduc, que Marco Polo considère comme le descendant du «Prêtre Jean» [1]). C'est aller contre l'évidence que de supposer, comme on l'a fait gratuitement en ces dernières années, que le «roi Georges» était un Keräit.

Le prince Georges est à nouveau mentionné dans les lettres de Jean de Monte Corvino, qui nous raconte comment ce prince, ramené par lui de la foi nestorienne à la confession romaine, a construit une église dans sa résidence, à vingt jours de Pékin. Malheureusement, dit-il en 1305, le prince est mort il y a six ans, laissant seulement un tout jeune enfant qui avait été baptisé, à cause de son nom à lui Jean de Monte Corvino, sous le nom de Jean, Giovanni. Le prince Georges a été tué en Mongolie en 1298, laissant en effet un enfant en bas âge du nom de Chou-ngan (Giovanni). Voilà près de quarante ans que l'archimandrite Palladius a affirmé l'identité manifeste du prince Georges de Marco Polo et de Jean de Monte Corvino et du prince Georges des Öngüt tué en 1298; il n'y a pas à ce sujet l'ombre d'une hésitation à garder, et on ne peut que s'étonner que cette identification certaine n'ait pas encore universellement prévalu. Mais une autre conclusion s'en dégage. Les historiens persans nous racontent eux aussi la mort du prince Georges des Öngüt, qu'ils appellent Körgüz ou Görgüz. C'est bien en vain

1) Cette légende du Prêtre Jean vint peut-être alors aux oreilles des Chinois, car un texte de la seconde moitié du XIIIe siècle nous parle d'un royaume d'Asie Centrale où, dit-on, „les rois sont tous des *houo-chang* (religieux)".

qu'on a été chercher d'étranges explications pour ce nom; Körgüz ou Görgüz est simplement la forme qu'avait prise en turc et en mongol le nom même de Ġiwargis, Georges. C'est de même probablement un chrétien que le «ouigour» Körgüz ou Görgüz, ami de Čïnqaï, qui eut la haute main sur les affaires de Perse dans la première moitié du XIII[e] siècle, et c'est certainement un chrétien que le Gorgoz, beau-frère de Čarmaγan, mentionné par les historiens arméniens.

Vers 1325, Odoric de Pordenone, qui venait de Pékin, passa à son tour par le pays des Öngüt, qu'il considère lui aussi comme le pays du Prêtre Jean. Il appelle sa ville Tozan ou Cozan, et la traduction française de Jean Le Long donne au pays le nom de Penthexoire. S'il faut considérer Penthexoire comme un nom authentique, nous admettrons avec Yule que la première partie dissimule Tändük, et l'ensemble sera assez vraisemblablement Tändük-qorïγï, l'«apanage» ou le «camp» de Tändüc. C'est en gros la vallée de Kouei-houa-tch'eng avec une certaine extension le long de la rive septentrionale de la boucle du Fleuve Jaune. Quant à la ville même de Tozan ou Cozan, il est à peu près sûr que c'est là la ville de Košang de Rabban Çauma. La forme Košang semblerait donner quelque autorité à la leçon Cozan, mais aucun nom, à l'époque mongole, ne paraît rappeler celui-là. D'autre part, on sait que la version syriaque du récit de Rabban Çauma à été précédée d'une version persane, où *t* et *k* se peuvent confondre assez aisément. M. Rockhill a déjà indiqué que la «ville» même du Tenduc, par suite celle qui est visée par Rabban Çauma et par Odoric, devait être l'actuel Toχto, à l'angle Nord-Est de la boucle du Fleuve Jaune. Or Toχto paraît être la même ville qui portait sous les Mongols le nom de Tong-cheng. Je pense donc que Košang est une altération

de Tošang = Tong-cheng, et que dans le texte d'Odoric c'est à la leçon Tozan que nous devons nous tenir. Ces indications sur les Öngüt et le prince Georges pourraient être et devront être développées; mais je pense qu'elles suffiront provisoirement à écarter des théories qui faussaient gravement l'histoire de l'Asie centrale à la fin du XIIIe et au début du XIVe siècle. J'ajouterai que si on conservait le moindre doute sur l'identité du prince Georges des voyageurs occidentaux et du prince Georges des Öngüt, le rapprochement de deux documents nous permet de les lever. M. Pognon a vu en Syrie un évangéliaire syriaque écrit en 1298 pour Sarah, de son nom indigène Ärä^cöl, «sœur du roi des chrétiens, Georges, roi des Öngäyê». On a voulu corriger Öngäyê en «Ouryangiya»; c'est bien inutile. Öngäyê est l'ethnique syriaque régulier dérivé de Öng, singulier d'Öngüt. D'autre part, nous avons sur le prince Georges un monument considérable, qui est son inscription funéraire rédigée au début du XIVe siècle par Yen Fou. Les frères et les sœurs du prince Georges y sont énumérés, et, parmi ces dernières, Ärä^cöl figure réellement.

Mais le christianisme ne paraît pas s'être alors répandu seulement chez les Kéräit et chez les Öngüt. On sait que Marco Polo raconte longuement comment le prince Nayan, contre qui Khubilaï mena une expédition en 1287, était chrétien ainsi qu'un grand nombre de ses vassaux. Or le prince Nayan était apanagé dans la Mongolie orientale et dans une partie de la Mandchourie. M. Pozdněev a déjà signalé une inscription retrouvée dans cette région, qui date du lendemain même de cette campagne, et où il est dit que Nayan avait tourné le dos à la Loi du Buddha. Un autre texte me paraît pouvoir être invoqué ici. Après la défaite de Nayan, un certain nombre de ses partisans avaient été déportés sur la côte de Chine

au Tchö-kiang. Ils s'y trouvaient fort mal, et formulèrent leurs doléances auprès du gouverneur. Mais celui-ci leur répondit par raillerie: «Vous autres cherchez la terre où l'homme ne meurt pas; c'est là que je vais vous transporter». Les termes mêmes me semblent impliquer que ces partisans de Nayan pratiquaient une religion considérée comme hétérodoxe, en fait le christianisme.

Les chrétiens étaient connus dans l'empire mongol sous le nom de *tarsa* et surtout sous celui d'*ärkägün*, transcrit en chinois *ye-li-k'o-wen*. Nous avons déjà vu l'expression de *tarsā* (généralement *tarsāk* en pehlvi) dans l'inscription de Si-ngan-fou. K'ieou Tch'ou-ki l'emploie dans sa relation de voyage au temps même de Gengis-khan; c'est celle qui est généralement adoptée par les historiens persans de l'époque mongole pour désigner les chrétiens. Mais en même temps, une sorte d'assimilation, due sans doute à la présence de chrétiens assez nombreux en pays ouigour, se faisait entre le nom des *tarsa* et celui des Ouigours. C'est ainsi d'une part que les historiens persans et syriaques qualifient de Ouigours des gens qui sont en fait des Keräit comme Čïnqaï ou des Öngüt comme Mar Yahbalaha III, simplement parce qu'ils sont chrétiens. Inversement, Heytoum l'historien appelle le pays ouigour «royaume de Tharse», et c'est l'écriture ouigoure qui est désignée comme *litterae tarsicae* dans les lettres de Jean de Monte Corvino. L'origine d'*ärkägün* est beaucoup plus obscure; l'examen des diverses opinions qui ont été soutenues exige des discussions trop longues pour que je veuille les aborder ici.

Dès l'époque de Gengis-khan sans doute, et en tout cas dès le temps de ses premiers successeurs, les prêtres chrétiens, comme ceux de tous les autres cultes pratiqués dans l'empire mongol, avaient obtenu des édits qui les exemptaient d'impôts et de corvées. Mais

ce n'est qu'en 1289 que Khubilaï institua un office spécial, le Tch'ong-fou-sseu, qui dirigeait dans tout l'empire l'administration du culte chrétien. La phrase initiale du texte relatif à cette institution a été mal restituée jusqu'ici; il faut comprendre que cette administration a la charge des sacrifices offerts dans les Temples de la Croix par les *mār-hasiā* et les *rabban-ärkägün*. Les *rabban-ärkägün* sont les prêtres et moines. Quant aux *mār-hasiā*, ce sont les évêques. C'est de la même manière que dans la «lettre de Tamerlan» à Charles V, qui est de 1402 ou 1403 et qui a été étudiée par Silvestre de Sacy, Jean, archevêque de Sultanieh, est appelé «J̌uvān mār-hasiā-i Sulṭāniyah», «Jean, évêque de Sultanieh». Le titre se retrouve dans l'inscription de 1281 dont le texte nous a été conservé dans le *Tchen kiang fou tche*. L'administration créée en 1289 connut plusieurs vicissitudes. L'édit de 1315, loin d'organiser, comme on l'a dit, soixante-douze «diocèses» dans l'empire mongol, les supprimait; il est probable d'ailleurs qu'il ne s'agissait pas vraiment de diocèses, et que ce nombre consacré était purement fictif.

Marco Polo nous a parlé d'un nestorien nommé Mar Sargis qui fut gouverneur de Tchen-kiang sur le Fleuve Bleu et y construisit des églises. A l'archimandrite Palladius revient l'honneur d'avoir découvert dans une ancienne *Description de Tchen-kiang*, considérée alors comme anonyme mais qui est en fait due à 俞希魯 Yu Hi-lou, toute une série de textes qui confirment une fois de plus les récits du voyageur vénitien. Ces textes n'ont été jusqu'ici utilisés que partiellement [1]. En particulier, il faudra s'attacher à localiser de

1) [Pendant que cet article était sous presse, j'ai eu connaissance d'un travail qui paraîtra incessamment dans le *T'oung Pao*, et où notre confrère A. C. Moule, très au fait de tout ce qui concerne l'ancien christianisme de la Chine, étudie ces textes du *Tchen kiang fou tche*.]

façon plus précise les sept monastères ou *humra* (*hou-mou-la*) fondés par Mar Sargis dans divers sites du bassin du bas Yang-tseu; leurs noms nous sont donnés en turc et en chinois. Odoric de Pordenone était seul jusqu'ici à mentionner dans une ville du bas Yang-tseu, à Yang-tcheou, l'existence d'un monastère franciscain et de trois églises nestoriennes. Mais j'ai retrouvé un édit de 1317 relatif à l'une de ces dernières; elle avait été fondée à la fin du XIIIe siècle par un riche marchand nommé Abraham.

Tant dans l'histoire officielle de la dynastie mongole que dans d'autres ouvrages de cette époque, j'ai relevé de nombreux textes relatifs à des Georges, à des Jean, à des Marc, à des Serge, à des Denha, à des Pierre; mais le résumé même de ces textes dépasserait fort les limites d'un article, et je me borne ici à signaler que les textes existent; je les traduirai dans mon ouvrage.

La dynastie mongole, très accueillante aux étrangers, sut aussi apprécier les offices de chrétiens qui n'étaient pas nés dans les limites de son empire. On constate avec quelque surprise que jusqu'ici aucune trace du passage de Marco Polo n'a pu être relevée dans les textes chinois. Du moins nous parlent-ils longuement d'un autre chrétien venu d'occident à la Cour des empereurs mongols; j'ai nommé Ngai-sie.

Ngai-sie était entré au service des empereurs mongols dès la fin de la première moitié du XIIIe siècle, et il était alors sûrement fort jeune, car il mourut au plus tôt en 1312. L'*Histoire des Yuan* le dit originaire du pays de Fou-lin; on en a conclu qu'il était de Byzance. Mais il est certain qu'au XIIIe siècle le vieux nom de Fou-lin n'était plus évoqué que par tradition littéraire, et qu'il est ici un substitut du nom même de Fa-lang, Farang, Franc, que nous voyons s'échanger alors parfois avec lui. Ngai-sie était donc un

Franc. Faut-il en conclure, comme l'a proposé il y a vingt ans un de nos confrères, qu'il est cet Isol le Pisan mentionné dans certaines lettres pontificales à la fin du XIIIe siècle? Assurément non. Les noms du père et du grand-père de Ngai-sie sont les noms de chrétiens arabes; ceux de ses fils sont les noms en usage dans le nestorianisme. Il me paraît presque certain que Ngai-sie était un chrétien de langue arabe, originaire de la Syrie occidentale. Quant à son nom, il a été également porté, transcrit de la même façon, par un personnage nommé sur l'une des inscriptions chinoises de l'époque mongole qui subsistent sur l'emplacement de l'ancien Karakorum. La forme originale n'en est pas douteuse. Un texte de Rachid-ud-Din nous parle du ᶜIsā Kälämči, l'«interprête ᶜIsâ», chrétien qui vivait à la Cour de Khubilaï et qui fut l'initiateur de mesures dirigées contre les musulmans [1]. Rachid-ud-Din résume l'édit impérial qui fut rendu à cette occasion; mais nous avons mieux aujourd'hui: une heureuse chance m'a fait retrouver la rédaction chinoise originale de cet édit, daté de 1279; son contenu est d'ailleurs conforme aux indications de l'historien persan. Or Ngai-sie est la transcription rigoureuse de ᶜIsä (ᶜIsā, Jésus), et il n'est pas douteux que nous ayons là la forme originale du nom de ce chrétien.

Mais les textes chinois autorisent à son sujet d'autres rapprochements. On avait déjà signalé que Ngai-sie avait été envoyé par Khubilaï en mission auprès du roi Arγun de Perse, sans pouvoir

---

1) J'ai retrouvé ce texte dans l'édition de Rachid-ud-Din dûe à M. Blochet (t. II, p. 521—522); M. Bartold a parlé à la section orientale de la Société russe d'archéologie d'un texte que je suppose identique. Je sais en outre par M. Bartold qu'il a retrouvé une mention du même personnage dans Waççāf; ce second texte m'est inconnu. La communication de M. Bartold paraîtra, je crois, incessamment. [Au dernier moment, je reçois le travail de M. Bartold, paru dans les *Zanucku B. Omg, P. H. Apx.* Общ, t. XXII, 1914, p. 160—170.]

donner la date même de cette mission. Or un texte chinois nous dit que Ngai-sie fut envoyé en mission auprès d'Arγun en compagnie du *tcheng-siang* Po-lo, lequel resta en Perse où il fut comblé d'honneurs. Ngai-sie au contraire, bravant les dangers, parvint à revenir en Chine après deux ans. Sur quoi l'empereur s'écria: «Po-lo est né dans la terre du milieu; il a joui de nos soldes, et il s'installe là-bas. Ngai-sie est né là-bas; son foyer [d'origine] est là-bas, et il nous est fidèle. Quelle différence entre les deux!» Or l'identité de ce *tcheng-siang* Po-lo est très claire; il s'agit de ce «Bolod *čingsang*» (Pulad *čingsang*) qui, venu en mission de la Cour de Chine, resta en effet en Perse et fut le principal informateur de Rachid-ud-Din sur les choses mongoles. Mais nous savons que le Bolod *čingsang* est arrivé en Perse en 1285, et, très probablement, il faut corriger en عيسى كلمچى ʿIsā *kälämči* le nom de على كلمچى ʿAli *kälämči* qu'on nous indique comme celui de son principal compagnon (cf. Blochet, *Introduction à l'histoire des Mongols*, p. 230). En tout cas, il est certain que Ngai-sie (ʿIsā) est bien arrivé en 1285 avec Bolod. Or les archives du Vatican conservent, en un latin d'une incorrection barbare, la traduction d'une lettre écrite au pape par Arγun en 1285, et il y est fait mention de l'arrivée d'un envoyé du grand khan, appelé «Ise terchiman». Mais *terchiman* est *tärǰümän*, «interprète», c'est-à-dire l'équivalent arabe du *kälämči* mongol. Il est donc absolument certain que le Ngai-sie des Chinois, déjà identifié au ʿIsā *kälämči* de Rachid-ud-Din, n'est autre également que le «Ise terchiman» nommé en 1285 dans la première lettre d'Arγun au pontife romain. La famille de Ngai-sie continua de jouer en Chine, pendant la première moitié du XIVe siècle, un rôle traversé de pas mal d'intrigues, et même de catastrophes; toutefois un de ses membres, Denha, fut un des commissaires qui travaillèrent en 1340 à

refondre une des grandes compilations administratives de l'époque mongole, le *Ta yuan t'ong tche.*

Parmi les fidèles que Jean de Monte Corvino, au début du XIVe siècle, avait groupés autour de son nouvel archevêché de Pékin, il faut faire une place spéciale aux Alains chrétiens, aussi appelés As, ramenés dans la première moitié du XIIIe siècle du Caucase, où ils ont pour représentants modernes les Ossètes. Ces Alains servaient dans la garde particulière de l'empereur, et leurs principales familles sont l'objet de notices généalogiques dans l'histoire officielle de la dynastie [1]).

Le christianisme des Alains nous est affirmé par Marco Polo, dans sa description de Tch'ang-tcheou, ville importante située un peu au Sud du Fleuve Bleu. Marco Polo raconte comment, lors de la campagne de Bayan contre les Song en 1275, les Alains, «qui sont chrétiens», furent chargés de prendre Tch'ang-tcheou. Après s'être emparés de la ville, ils trouvèrent du vin excellent et se grisèrent. Les habitants de la ville profitèrent de leur ivresse pour les massacrer jusqu'au dernier. Bayan, furieux, fit reprendre la ville, et vengea les Alains en faisant des habitants un effroyable carnage. Les commentateurs de Marco Polo n'ont pas trouvé de confirmation à ce récit dans les annales chinoises, et il n'y a à cela rien de surprenant. Pour une fois, les souvenirs du voyageur vénitien l'ont en effet légèrement trompé. Ce n'est pas à Tch'ang-tcheou qu'il faut placer cet épisode du massacre des Alains, mais un peu au nord du Fleuve, à Tchen-tch'ao. Le général des Song qui défendait la ville, Hong Fou, fit semblant de se soumettre, puis grisa les Alains pendant la nuit et les massacra. Nous avons les noms de plusieurs des

1) M. Ivanov a fait de ces notices relatives aux Alains une traduction intégrale actuellement sous presse.

chefs qui périrent dans ce guet-apens. Tchen-tch'ao déchut alors de son rang de préfecture et les revenus de la ville furent donnés en apanage aux familles d'Alains dont les chefs étaient tombés victimes de Hong Fou. L'analogie phonétique de Tch'ang-tcheou et de Tchen-tch'ao rend sans doute compte de la confusion commise par Marco Polo.

Ces Alains chrétiens, établis à Pékin, nous sont connus par un autre document occidental. En 1336, ils écrivaient au pape pour lui dire que la mort de Jean de Monte Corvino les avait laissés depuis plusieurs années sans pasteur et demander qu'il fût pourvu à la vacance de l'archevêché de Khanbalïq. La lettre était signée du roi des Alains, Fodim Iovens, et de plusieurs chefs, Chyansam Tongi, Chemboga Vensii, Ioannes Yochoy. Yule inclinait à croire que c'étaient là des noms de fantaisie; il n'en est rien. Il suffit de lire l'histoire chinoise de la dynastie mongole pour voir qu'en 1236, le représentant de la famille royale des Alains de Pékin s'appelait bien Fou-ting, et qu'autour de lui deux des principales familles avaient alors pour chefs Hiang-chan et J̌ayan-buqa.

Jamais Jean de Monte Corvino n'eut de successeur effectif à l'archevêché de Khanbalïq. Toutefois, un dernier représentant de l'église romaine devait séjourner à Pékin, le légat Jean de Marignolli, qui fut reçu en audience par l'empereur mongol le 19 août 1342. J'ai réuni quelques textes relatifs à cette audience, et en particulier au grand cheval d'Occident que Marignolli offrit à l'empereur au nom du pape. L'empereur fut très vivement impressionné par ce cadeau. Sur son ordre, des lettrés firent des «éloges» de cet animal; je les ai retrouvés. D'autre part, un peintre de la Cour, Tcheou Lang, peignit l'empereur monté sur ce destrier. Au XVIIIe siècle, le P. Gaubil vit ce tableau dans les collections du palais.

J'ai pu suivre la trace du cheval de Tcheou Lang jusqu'en 1815; cette année-là, l'inventaire des collections impériales, le dernier effectué, mentionne encore le tableau peint en 1342. Il est possible que ce curieux document ait péri dans l'incendie du Palais d'Eté en 1860. Mais peut-être aussi se trouvait-il dans les collections du Palais d'hiver à Pékin, et y est-il encore.

Ce christianisme extrême-oriental du XIIIe et du XIVe siècle était surtout le christianisme de populations non-chinoises; c'était la religion d'Alains, de Turcs, peut-être un peu de vrais Mongols. Aussi fut-il balayé en 1368 avec la dynastie mongole elle-même. Il était presque complètement éteint quand le P. Ricci arriva à Pékin en 1600 En Mongolie même, ses adeptes cédèrent peu à peu devant les progrès du lamaïsme. Beaucoup des tribus mongoles d'Asie centrale ont été fort mal étudiées; il est difficile de dire si on trouverait aujourd'hui chez les Öngöt (Öngüt), tout à fait semblables aux autres tribus mongoles, des traces de la religion chrétienne qu'ils ont autrefois professée. Le sort des Keräit est passablement mystérieux. Quant aux Alains, ou, pour garder leur nom mongol, aux As, il n'est pas impossible qu'ils aient donné ce nom, sous la forme du pluriel, aux Asot ou Asod qui jouèrent un certain rôle dans l'histoire mongole à l'époque des Ming.

Tant en Chine que dans l'Asie centrale, fort peu de témoignages matériels du christianisme de l'époque mongole nous sont parvenus. Les cimetières du Semirěč'e et de l'Ili sont notre meilleure source d'information; il y faut joindre un cimetière découvert par le P. de Brabander dans la Mongolie orientale et jusqu'ici insuffisamment étudié. Une prétendue découverte de vestiges chrétiens de l'époque mongole à Lin-ts'ing repose sur une confusion certaine. La Bibliothèque Laurentienne de Florence doit posséder une bible latine du

XIVe siècle retrouvée par les anciens jésuites, mais sur laquelle on n'arrive pas à remettre la main. M. Grenard a acheté à Khotan une croix émaillée de l'époque mongole, qui porte en haut une inscription grecque; M. Devéria a cru reconnaître au-dessous quelque chose en chinois qui signifierait «grand autel de la Croix» ; il semble qu'on y doive voir plus simplement une croix entre l'A et l'Ω. Enfin diverses croix en pierre de l'époque mongole ont été retrouvées dans la première moitié du XVIIe siècle. Nous ne les connaissons plus que par des gravures dont la fidélité n'est pas certaine. Mais une autre a été signalée plus récemment, à Ts'iuan-tcheou, par le P. Arnaïz. Mon ami Georges Lecomte m'en a remis la photographie, due au P. Arnaïz, et que je publie ici. Ce monument infiniment curieux soulève des problèmes d'origine assez délicats.

Il s'en faut que dans ce bref exposé j'aie abordé toutes les questions que pose l'ancien apostolat chrétien en Asie centrale et en Extrême-Orient. Systématiquement, j'ai laissé de côté un grand nombre de faits connus et acquis pour m'attacher à signaler ce qu'il y avait à mon sens de nouveau dans mes conclusions. Lenquête est d'ailleurs loin d'être achevée, et je serais reconnaissant à tous ceux de nos confrères dont les suggestions me permettraient de la développer.

